

Regards croisés

PUISQU'IL FAUDRA MOURIR UN JOUR...

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon



**La mort de l'autre
est un miroir qui
reflète nos doutes.**

Elle s'appelle Jacqueline et elle va mourir demain. Elle nous quittera à 18h. Sa demande d'euthanasie a été acceptée, car elle entre dans les conditions imposées par la loi : elle est majeure, consciente et capable d'exprimer sa volonté, se trouve dans une situation médicale sans issue et fait état d'une souffrance constante insupportable et inapaisable.

Elle souhaite s'en aller sans déranger. Elle a tout planifié pour que ses dernières volontés soient respectées. Ses funérailles se dérouleront au crématorium de Vilvoorde. Elle ne veut pas de prêtre, pas de discours pontifiants et pas de pathos. Tout est prêt pour cela. Sauf moi... C'est la première fois que je prépare un rituel de funérailles avec la personne qui va mourir.

RESSENTIR AVEC L'AUTRE

Lorsqu'on est officiant laïque, on développe au fil du temps une faculté intuitive à se mettre à la place de l'autre, à percevoir, par empathie, ses émotions dans notre propre corps. La palette des émotions est variée et multiple, car l'officiant est présent à chaque moment charnière de la vie. Il est là lorsque des parents accueillent un enfant, lorsque des partenaires désirent sceller leur promesse d'amour, mais aussi lorsqu'une famille vient de perdre un être cher. Dans ce cas, la mort de l'autre est comme un miroir qui reflète nos doutes.

En construisant un rituel libérateur avec la famille, l'officiant permet au trop-plein d'émotions de se déverser par les mots et les gestes. Il est un point de re-

père, mais aussi l'une des voix, l'un des objets, car il fait partie intégrante du rituel. Par son action, il donne à son tour des points de repère et permet à chaque personne présente de prendre place dans le partage des émotions. Heureux, attendri ou triste, l'humain qui s'autorise à « re-sentir » se rapproche de sa part d'humanité.

ON VERRA BIEN SI L'AU-DELÀ EXISTE

Jacqueline a dit *au revoir* à ceux qu'elle aime. Elle a fait le deuil d'elle-même et des belles choses de sa vie. Elle me dit : « *Faites comme d'habitude.* » Je lui réponds : « *Il n'y a pas d'habitudes.* » Nous parlons du deuil. De ces autres qui devront affronter le monde où elle ne sera plus. Ce qui doit être porteur de sens est laissé entre mes mains. Elle me dit : « *Ne vous en faites pas, je ne reviendrai pas pour me plaindre.* » Et nous rions. De bon cœur.

Nous parlons des musiques qui seront diffusées. Elle a fait son choix. Et tout doucement, par petites touches délicates, nous en arrivons à évoquer l'après... Étonnamment, la première personne qu'elle souhaiterait rencontrer dans l'au-delà – « *si cet endroit existe* », s'empresse-t-elle d'ajouter –, c'est Jacques Brel. « *Et pour Dieu, dit-elle, je verrai bien. Je lui ai demandé de regarder ailleurs pendant la piqure, demain...* »

J'avais craint que mon esprit rationnel accepte difficilement cette entrevue. Mais cette femme était comme une force, un levier qui me soulevait plus haut que moi. Toute sa vie, elle avait choisi d'être du bon côté du monde. Elle avait choisi de mourir demain, à 18h, en accord avec ses principes d'une pensée libre et légère, au-delà de tout ce qu'on pourrait penser ou dire d'elle, et même Dieu devrait l'accepter. J'ai pensé qu'à mon heure dernière, j'aimerais partir comme cela, sans trembler, sur la pointe des pieds, comme une ballerine. Alors, mourir ne serait pas mourir. Juste un peu s'éloigner.

Au moment où j'écris ces lignes, deux mois se sont écoulés. Mais je porte encore en moi, comme un repère dans l'espace-temps, un peu de la lumière de cette grande dame qui, par sa seule présence, était capable de faire reculer l'ombre. ■